

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest DEFAGO

Pauvre mère (Nouvelle)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 17, p. 185-187

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Pauvre mère !

(Nouvelle)

Courbée sous les ans et la misère, de longs fils d'ardent auréolant de clarté ses tempes brunies, elle s'en allait par les sentiers à pas lents de vieille toute cassée, un gros bâton noueux dans la main. Par tous les temps, elle s'en allait à l'église, s'abîmer dans la prière, dévote comme sont toutes les vieilles dans ces pauvres villages des montagnes valaisannes ; ou bien elle s'enfonçait sous bois, toute ployée, ramasser les brindilles sèches parmi les aiguilles des sapins.

Dans le pays, on la plaignait. Son mari, le vieux garde-chasse, avait été trouvé mort dans la forêt, un matin d'hiver, sanglant sur la blancheur de la neige, une plaie béante au front, assassiné par quelque braconnier surpris qui n'avait point laissé de traces.

Cette mort l'avait brisée, et elle était restée seule avec son fils, un grand gars de vingt-deux ans.

Et puis, la guerre était venue, semant la misère sur les peuples assoupis dans la confiance. Pierre, son grand gars, sergent au régiment valaisan, avait dû, comme les autres troupiers suisses, partir pour de longs mois vers les frontières menacées, tandis qu'elle restait seule, toujours plus triste, sous le toit de bardeaux, qui tremble lorsque souffle le fœhn.

Et voilà trois ans que cela durait, ces longues absences coupées de congés trop courts. Pierre, toujours mobilisé, lui écrivait chaque samedi, de sa large écriture, une longue lettre, timbrée maintenant de Sonceboz, dans le Jura, où il était cantonné. Sonceboz ! c'est-à-dire le bout du monde pour la pauvre femme qui ne connaissait de la Suisse que le chef-lieu du district et sa vallée d'Illiez, semée de mazots brunis, où elle traînait sa misère de veuve.

Des bruits peu rassurants commençaient à courir sur l'état de santé des troupes valaisannes. On ne parlait dans tout le pays que d'une maladie sournoise venue on ne sait d'où, — la grippe espagnole, disaient les journaux ; la peste, disaient les paysans.— Lorsqu'on se rendait au chef-lieu, les jours de marché, on ne voyait que des visages attristés et soucieux. La grippe était le sujet de toutes les conversations : on en parlait sur les places, au coin des rues, dans les cafés, partout, et la dernière page des journaux était noire de messages de deuil. Le soir, au village, quand les paysans étaient assis auprès des vieux raccards, fumant leur courte pipe, c'étaient d'interminables récits de mort : ils se racontaient les souffrances des malheureux soldats, malades loin de leur bonne terre à eux, loin de leurs parents et de leurs amis ; et lorsqu'ils songeaient à ces pauvres gars qui se mouraient là-bas, sur la paille humide, sans avoir respiré une dernière fois l'air des montagnes natales et les acres senteurs qui s'exhalent des foins

fraîchement coupés ou de la glèbe qu'on remue, sans avoir vu passer devant leurs yeux élargis par l'horreur de la mort les paysages grandioses ou désolés de la terre valaisanne, c'étaient de terribles imprécations contre le gouvernement qu'ils rendaient responsable de leurs maux, et dans ces cœurs de paysans on sentait gronder de sourdes rancunes.

La pauvre mère, enveloppée en son châle de laine noire, frissonnait à ces récits de mort ; on la surprenait faisant sur sa poitrine de grands signes de croix. Elle songeait sans cesse à son enfant qui, lui aussi, était là-bas, exposé à une maladie implacable, mort peut-être maintenant. Et des rides plus profondes creusaient son visage de vieille et elle se courbait de plus en plus vers la terre.

Quand le samedi arriva, elle attendit vainement la lettre coutumière. Le soir elle ne s'endormit point ; elle se jeta sur sa chaise, toute vêtue, et resta là, la tête dans ses mains, le corps ployé en deux, songeant à son fils. Et de grosses larmes filaient entre ses doigts, sur les grains du chapelet qu'elle faisait glisser lentement.

Le lendemain, de bon matin, on heurta à sa porte. La matinée était lugubre. Les gouttes de pluie sonnaient sur les bardeaux un glas froid et monotone. Elle sentit sa gorge se serrer et, tremblant de tout son corps, elle alla ouvrir péniblement la porte. C'était le facteur. Il lui remit un pli fermé, une grosse écriture d'homme, qu'elle ne connaissait pas. Elle le déplia fébrilement et elle lut :

Votre fils est gravement malade....

Alors, sans achever, comprenant tout ce que contenait de douleur et de misère cette dépêche laconique, comprenant qu'on lui cachait quelque chose, que son fils était mort, qu'il n'existait plus pour elle, elle se laissa choir sur le plancher, les bras tendus, sans un cri, les yeux grands ouverts, une grosse larme roulant lentement sur ses joues fanées, une grosse larme, la dernière.

Ernest DEFAGO.